

NOUVELLE LETTRE

DE M. LE MARQUIS DE VALDEGAMAS.

Suite et fin.

Du reste, qu'il en soit ce qu'on voudra, il résulte toujours de ce que nous avons exposé : Que le mal triomphe toujours du bien naturellement, et que Dieu triomphe toujours du mal par un acte de sa volonté souveraine; que cela est arrivé dans la période qui commence à la création et finit au déluge; que cela est arrivé dans la période qui commence au déluge et finit à la venue de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, et que la même chose arrivera, suivant le témoignage des Ecritures, dans la période qui court, et se prolonge de la venue de Notre-Seigneur, comme Sauveur des hommes, jusqu'à sa venue en gloire et en majesté, comme juge du genre humain. Eh bien ! une loi qui s'accomplit dans tous, tous jours et en toutes ses parties, une loi qui apparaît au commencement, au milieu et à la fin des temps, est une loi divine qui tient la terre sous son empire, une loi qui préside au développement de l'humanité et qui respicendit dans l'histoire. Je ne l'ai pas inventée, je l'ai vue. Je n'ai fait autre chose que la montrer aux autres, revêtue d'une formule.

Comme on le voit, le catholicisme est bien loin de considérer la vie sociale et la vie humaine à travers un prisme aux riches et brillantes couleurs. Cela vient de ce qu'à ses yeux la vie est une expiation et la terre une vallée de larmes, qu'on appelle *mal* parmi les hommes, et ce qui est mal en effet considéré dans son origine, qui est le péché, se change en bien par ses effets dans la main de Dieu : que tantôt le mal serve de châtiement, que tantôt il serve d'expiation, il est toujours un instrument, de la justice ou de la miséricorde de Dieu, de sa justice envers les réprouvés, de sa miséricorde envers les saints.

Ces deux points de vue, l'un divin, l'autre humain, servent à expliquer l'étonnante contradiction que l'on remarque entre les jugements et les paroles de Notre-Seigneur et les jugements et les paroles des hommes. Bienheureux ceux qui pleurent ! disait le Sauveur sur la montagne. Et à qui disait-il cela ? Il le disait au monde qui a toujours tenu les larmes pour signe de malheur. Bienheureux les pauvres en esprit ! Il le disait cela aux peuples, aux nations qui étaient occupés à exalter l'orgueil. Ceux qui étaient injustement persécutés étaient pour le monde un objet de compassion ; le Seigneur, en les appelant bienheureux en présence du monde, les a rendus dignes d'envie. Le monde avait choisi la croix pour symbole d'infamie, le Seigneur l'a choisie pour symbole de victoire. Le monde appelait grands les orgueilleux, le Seigneur appelle grands les humbles. Le monde sanctifiait les plaisirs, le Seigneur sanctifiait les tribulations. Aussi, au moment d'expirer, le Seigneur, maître absolu de toutes choses, ne trouva pas dans les trésors de l'éternité de joyaux plus haut prix à donner en héritage à Sa Très-Sainte Mère et à ses saints apôtres que la croix, les larmes et le martyre.

Où, la vie est une expiation, la terre une vallée de larmes. Il ne sert de rien de se rebeller contre la providence, contre la raison et contre l'histoire. Si vous ne voulez pas lever les yeux au ciel, abaissez-les sur le berceau d'un enfant sans péché : là, comme de toutes parts, vous lirez une leçon qui remplit d'épouvante. Voyez-vous cet enfant qui achève de naître, qui n'a ni volonté, ni intelligence, ni force, qui ne peut rien, qui ne sait rien ? Eh bien ! dans son extrême faiblesse et dans son extrême ignorance, il ne peut et ne sait qu'une seule chose, il sent, il sait pleurer ; c'est seulement pour verser des larmes qu'on n'a pas besoin de maître : *Et nunc intelligite.*

Mes opinions, dit-on, sont contraires à la philosophie et à la raison ; mais je demande : à quelle raison, à quelle philosophie ? La raison telle qu'elle est sortie de la religion catholique, qui est sa mère, sont pour moi vénérables et saintes. Si par raison on entend la faculté que Dieu a donnée à l'homme de recevoir et de comprendre ce qu'il lui révèle et de tirer de ce qui lui est révélé des conséquences avantageuses pour la vie et pour la société, je respecte et vénère la raison humaine, comme un des chefs-d'œuvre de Dieu. Si par raison on entend la faculté d'inventer la vérité, ou celle de découvrir sans le secours de la révélation divine, ces vérités fondamentales, mères de toutes les autres, alors, non-seulement je ne l'honore pas, je ne la révère pas, mais je la nie résolument. Ses adorateurs adorent une ombre, moins qu'une ombre réelle, une ombre vue en rêve. Entre les idées fondamentales de toutes les sciences et la raison il y a le même rapport qu'entre les objets extérieurs et la pupille de l'œil ; leur relation n'est pas une relation de causalité, mais une relation de co-existence.

Si, par philosophie, on entend la science qui consiste à réduire en système, à exposer méthodiquement les vérités fondamentales de tel ou tel genre qui nous ont été révélées, à les ordonner entre elles de manière qu'elles forment un tout harmonique et lumineux, à signaler les rapports qu'elles ont les unes avec les autres et à tirer de leur sein fécond d'autres vérités secondaires qui puissent servir d'enseignement à la société et à l'honneur, je respecte et vénère la philosophie comme une chose qui honore et grandit le genre humain. Elle fut la philosophie dans les mains des docteurs catholiques ; telle fut la philosophie dans les mains de saint Augustin, que personne ne surpassa, que personne n'égalait pour la finesse, la sagacité, la pénétration du génie ; telle fut la philosophie entre les mains de Saint-Thomas, qui, pour la solidité, l'étendue, la profondeur du génie, n'a pas de rivaux. Ce n'est certes pas à cette espèce de philosophie que je pensais quand je condamnais la philosophie dans mes lettres. Mais si la philosophie consiste à connaître Dieu sans le secours de Dieu, l'homme, sans le secours de celui qui l'a formé

et la société sans le secours de celui qui la gouverne secrètement ; si par philosophie on entend la science qui consiste en une triple création, la création divine, la création sociale et la création humaine, je nie résolument cette création, cette science, et cette philosophie. Voilà ce que je nie, et pas autre chose : ce qui veut dire que je nie tous les systèmes rationalistes, les quels reposent sur ce principe absurde, à savoir : que la raison est indépendante de Dieu et est compétente pour toute chose.....

Le grand arbre rationaliste, planté au milieu de la société, est comme cet arbre du Paradis terrestre qui amena la mort dans le monde. Du rationalisme sont sortis le spinosisme, le voltairianisme, le kantisme, l'hégélianisme et le consinisme, toutes doctrines de perdition qui, dans l'ordre politique, religieux et social, sont pour l'Europe ce que, dans l'ordre physique, est pour le céleste empire l'opium des anglais.

Où, la société européenne se meurt : les extrémités sont froides, le cœur se sera bientôt. Savez-vous pourquoi elle se meurt ? Elle se meurt parce qu'elle a été empoisonnée ; elle se meurt parce que Dieu l'avait faite pour être nourrie de la substance catholique, et que des médecins empiriques lui ont donné pour aliment la substance rationaliste. Elle se meurt parce que, de même que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, de même les sociétés ne périssent pas seulement par le fer, mais par toute parole anti-catholique sortie de la bouche des philosophes. Elle se meurt parce que l'erreur tue, et que cette société est fondée sur des erreurs. Sachez que tout ce que vous tenez pour isolé et indépendant est faux.

La force vitale de la vérité est si grande que, si vous étiez en possession d'une vérité, d'une seule, cette vérité pourrait vous sauver. Mais votre chute est si profonde, votre décadence si radicale, votre aveuglement si complet, votre audité si absolue, votre infortune tellement sans exemple que, cette seule vérité, vous ne l'avez pas. Pour cette raison, la catastrophe qui doit venir sera, dans l'histoire, la catastrophe par excellence. Les individus peuvent se sauver encore, parce qu'ils peuvent toujours se sauver ; mais la société est perdue, non qu'elle soit dans une impossibilité radicale de se sauver, mais parce que, selon moi, il est évident qu'elle ne veut pas se sauver. Il n'y a pas de salut pour la société, parce que nous ne voulons pas faire de nos fils des chrétiens et parce que nous-mêmes nous ne sommes pas de vrais chrétiens. Il n'y a point de salut pour la société, parce que l'esprit catholique, seul esprit de vie, ne vivifie pas tout, ne vivifie pas l'enseignement, le gouvernement, les institutions, les lois, les mœurs. Changer le cours des choses dans l'état où elles sont serait, je ne le vois que trop, une entreprise de géants. Il n'y a point de pouvoir sur la terre qui, par soi seul, puisse en venir à bout, et c'est à peine si l'on aurait la puissance de la commencer. Heureux si tous travaillaient de concert ; mais je vous laisse à juger si ce concert est possible et jusqu'à quel point il l'est, et à décider si, même cette possibilité admise, le salut de la société ne serait pas de toutes manières un vrai miracle.

Il est temps de finir cette lettre, qui vous dérobe l'espace dont vous avez besoin pour traiter d'autres questions. En terminant, vous me permettez de faire une observation importante. De tous les pouvoirs nés de la nouvelle organisation des sociétés européennes, aucun n'est plus colossal, plus exorbitant que celui qui est accordé à chacun de déposer sa parole dans les oreilles du peuple. Les sociétés modernes ont conféré à tous le pouvoir d'être journalistes, et aux journalistes la charge redoutable d'enseigner les nations que Jésus-Christ confia à ses apôtres. Je ne veux pas en ce moment me prononcer sur cette institution, je me borne à vous faire remarquer sa grandeur : votre profession est à la fois un sacerdoce civil et une milice. L'instrument que vous maniez peut être un instrument de salut ou de mort. La parole est plus touchante que le glaive, plus prompt que l'éclair, plus destructive que la guerre. Ministre de la parole sociale, n'oubliez jamais que la responsabilité, plus terrible accompagne toujours ce terrible ministère que l'éternité seule a des peines suffisantes pour punir ceux qui mentent la parole, ce don divin, au service de l'erreur, de même que l'éternité seule a des récompenses suffisantes pour ceux qui consacrent leur parole et leurs talents au service de Dieu et des hommes.

JUAN DONOSO CORTEZ

DISCOURS DE M. VICTOR HUGO A L'OUVERTURE DU CONGRÈS DE LA PAIX UNIVERSELLE, TENU A PARIS LE 22 AOUT.

Messieurs,

Beaucoup d'entre vous viennent des points du globe les plus éloignés, le cœur plein d'une pensée religieuse et sainte. Vous comptez dans vos rangs des publicistes, des philosophes, des ministres des cultes chrétiens, des écrivains éminents, plusieurs de ces hommes considérables, de ces hommes publics et populaires qui sont les lumières de leur nation. (Applaudissements.) Vous venez ajouter aux principes qui dirigent aujourd'hui les hommes d'Etat, les gouvernants, les législateurs, un principe supérieur. Vous venez tourner en quelque sorte le dernier et le plus auguste feuillet de l'Evangile, celui qui impose la paix aux enfants du même Dieu, et dans cette ville qui n'a encore décrété que la fraternité des citoyens, vous venez proclamer la fraternité des hommes. (Bravo ! bravo !)

Soyez les bienvenus ! Messieurs, cette pensée religieuse, la paix universelle, toutes les nations liées entre elles d'un lien commun

l'Evangile pour loi suprême, la médiation substituée à la guerre, cette pensée religieuse est-elle une pensée pratique ? cette idée sainte est-elle une idée réalisable ? Beaucoup d'esprits positifs, comme on dit aujourd'hui, beaucoup d'hommes politiques vieillies dans le manège des affaires, répondent non. Moi, je réponds avec vous, je réponds sans hésiter, je répond : Oui (Applaudissements.), et je vais essayer de le prouver tout à l'heure.

Je vais plus loin ; je ne dis pas seulement : c'est un but réalisable, je dis : c'est un but inévitable. On peut en retarder ou en hâter l'avènement : voilà tout.

La loi du monde n'est pas, et ne peut pas être distincte de la loi de Dieu. Or, la loi de Dieu, ce n'est pas la guerre, c'est la paix. (Applaudissements.) Les hommes ont commencé par la lutte, comme la création par le chaos. (Nouveaux applaudissements.) D'où viennent-ils ? De la guerre ; cela est évident. Mais où vont-ils ? A la paix ; cela n'est pas moins évident.

Quand vous affirmez ces hautes vérités, il est tout simple que votre affirmation rencontre la négation ; il est tout simple que votre foi rencontre l'incrédulité ; il est tout simple que dans cette heure de nos troubles et de nos déchirements, l'idée de la paix universelle surprenne et choque presque comme l'apparition de l'impossible et de l'Idéal ; il est tout simple que l'on crie à l'utopie ; et, quant à moi, humble et obscur ouvrier dans la grande œuvre du dix-neuvième siècle, j'accepte cette résistance des esprits sans qu'elle m'étonne ni me décourage. Est-il possible que vous ne fussiez pas détournés les têtes et fermer les yeux dans une sorte d'éblouissement, quand, au milieu des ténèbres qui pèsent encore sur nous, vous ouvrez brusquement la porte rayonnante de l'avenir ? [Bravo ! bravo !]

Messieurs, si quelqu'un, il y a quatre siècles, à l'époque où la guerre existait de commune à commune, de ville à ville, de province à province, si quelqu'un eût dit à la Lorraine, à la Picardie, à la Normandie, à la Bretagne, à l'Auvergne, à la Provence, au Dauphiné, à la Bourgogne : Un jour viendra où vous ne vous ferez plus la guerre, un jour viendra où vous ne ferez plus d'hommes d'armes les uns contre les autres, un jour viendra où l'on ne dira plus : Les Normands ont attaqué les Picards, les Lorrains ont repoussés les Bourguignons. Vous avez bien encore des différends à régler, des intérêts à débattre, des contestations à résoudre, mais savez-vous ce que vous mettez à la place des hommes d'armes, savez-vous ce que vous mettez à la place des gens de pied et de cheval, des canons, des faroucheurs des lances, des piques, des épées, vous mettez une petite boîte de sapin que vous appellerez l'urne du serfain, et de cette boîte il sortira, quoi ? une assemblée ! une assemblée en laquelle vous vous sentirez tous vivre, une assemblée qui sera comme votre âme à tous, un conseil souverain et populaire qui décidera, qui jugera, qui résoudra tout en loi, qui fera tomber le glaive de toutes les mains et surgira la justice dans tous les cœurs, qui dira à chacun : Ici finit ton droit, le commence ton devoir. Bas les armes ! vivez en paix ! (Applaudissements.) Et ce jour-là vous sentirez une pensée commune, des intérêts communs, une destinée commune ! vous vous embrasserez, vous vous reconnaîtrez fils du même sang et de la même race ; ce jour-là vous ne serez plus des peuplades ennemies, vous ne serez plus la Bourgogne, la Normandie, la Bretagne, la Provence vous serez la France. Vous ne vous appellerez plus la guerre, vous vous appellerez la civilisation ! (Bravo ! bravo !)

Si quelqu'un eût dit cela à cette époque, messieurs, tous les hommes sérieux et positifs, tous les gens sages, tous les grands politiques d'alors lussent criés : « Oh ! le songeur ! oh ! le rêve creux ! Comme cet homme connaît peu l'humanité ! Que voilà une étrange folie et une absurde chimère ! » Messieurs, le temps a marché, et il se trouve que ce rêve, cette folie, cette chimère, c'est la réalité. (Bravo.)

Et, j'insiste sur ceci, l'homme qui eût fait cette prophétie sublime eût été déclaré fou par les sages, pour avoir entrevu les desseins de Dieu ! (Applaudissements.)

Eh bien ! vous dites aujourd'hui, et je suis de ceux qui disent avec vous, que sommes ici, nous disons à la France, à l'Angleterre, à la Prusse, à l'Autriche, à l'Espagne, à l'Italie, à la Russie, nous leur disons :

Un jour viendra où les armes vous tomberont des mains à vous aussi ; un jour viendra où la guerre paraîtra aussi absurde et sera aussi impossible entre Paris et Londres, entre Pétersbourg et Berlin, entre Vienne et Turin, qu'elle serait impossible et qu'elle paraîtrait absurde aujourd'hui entre Rouen et Amiens, entre Boston et Philadelphie. (Applaudissements.) Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure, et vous constituerez la fraternité européenne, absolument comme la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Lorraine, toutes ces provinces, se sont fondées dans la France. Un jour viendra où il n'y aura plus d'autres champs de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées.

Un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand sénat souverain, qui sera à l'Europe ce que le parlement est à l'Angleterre, ce que la Diète est à l'Allemagne, ce que l'Assemblée législative est à la France. (Applaudissements.) Un jour viendra où l'on montrera un canon dans les musées comme on y montre aujourd'hui un instrument de torture. (Applaudissements prolongés.) Un jour viendra où l'on verra ces deux groupes immenses, les Etats Unis d'Amérique, les Etats-Unis

d'Europe (Bravo !) placés en face l'un de l'autre, se tendant la main par dessus les mers, échangeant leurs produits, le commerce, leur industrie, leurs arts, leurs génies, défrichant le globe, colonisant les déserts, améliorant la création, et combinant ensemble, pour en tirer le bien-être de tous, ces deux forces infinies, la fraternité des hommes et la puissance de Dieu. Applaudissements.

Et ce jour-là, il ne faudra pas quatre cents ans pour l'amener, car nous vivons dans un temps rapide, nous vivons dans le courant d'événements et d'idées le plus impétueux qui ait encore entraîné l'humanité, et, à l'époque où nous sommes, une année fait parfois l'ouvrage d'un siècle.

Et Français, Anglais, Belges, Allemands, Russes, Slaves, Européens, Américains, qu'avons-nous à faire pour arriver le plus tôt possible à ce grand jour ? Nous aimer. Bravo ! bravo !

Nous aimer ! dans cette œuvre immense de la pacification, c'est la meilleure manière d'aider Dieu !

Car Dieu le veut, ce but sublime ! Et voyez, pour y atteindre, ce qu'il fait de toutes parts ! Voyez que de découvertes il fait sortir du génie humain, qui toutes vont à ce but, la paix ! Que de progrès ! que de simplifications ! Comme la nature se laisse de plus en plus dompter par l'homme ! comme la matière devient de plus en plus l'esclave de l'intelligence et la servante de la civilisation ! comme les causes de guerre s'évanouissent avec les causes de souffrance ! comme les peuples lointains se touchent ! comme les distances se rapprochent, et le rapprochement, c'est le commencement de la fraternité. [Bravo !]

Grâce aux chemins de fer, l'Europe bientôt ne sera plus grande que ne l'était la France au moyen âge ! Grâce aux bateaux à vapeur, on traverse aujourd'hui l'Océan plus aisément qu'on ne traversait jadis la Méditerranée ! Avant peu l'homme parcourra la terre comme les dieux d'Homère parcouraient le ciel, en trois pas. Encore quelques années, et le fil électrique de la concordie entourera le globe et étendra le monde ! (Bravo ! bravo !)

Ici, messieurs, quand j'approfondis ce vaste ensemble, ce vaste concours d'efforts et d'événements, tous marqués du doigt de Dieu ; quand je songe à ce but magnifique, le bien-être des hommes, la paix ; quand je considère ce que la Providence fait pour et ce que la politique fait contre, une rébellion douloureuse s'offre à mon esprit.

Il résulte des statistiques et des budgets comparés que des nations européennes tous les ans, pour l'entretien de leurs armées, une somme qui n'est pas moindre de deux milliards, et qui, si l'on ajoute l'entretien du matériel des établissements de guerre, s'élève à trois milliards. Ajoutez-y encore le produit perdu des journées de travail de plus de deux millions d'hommes, les plus sains, les plus vigoureux, les plus jeunes, l'élite des populations, produit que vous ne pouvez pas évaluer moins d'un milliard, et vous arrivez à ceci que les armées permanentes coûtent annuellement à l'Europe quatre milliards. Messieurs, la paix vient de durer trente-deux ans, et en trente-deux ans la somme monstrueuse de cent-huit milliards a été dépensée pendant la paix ou la guerre. [Mouvement.] Supposez que les peuples d'Europe, au lieu de se défer les uns des autres, de se jalouser, de se haïr, se fussent aimés ; supposez qu'ils se fussent dit qu'avant même d'être Français, ou Anglais, ou Allemand, on est homme, et que, si les nations sont des patries, l'humanité est une famille et, maintenant, cette somme de cent vingt-huit milliard ; si follement et si vainement dépensée par la défiance, faites-la dépenser par la confiance !

Ces cent vingt-huit milliards donnés à la haine, donnez-les à l'amour ; ces cent vingt-huit milliards donnés à la guerre, donnez-les à la paix ! Donnez-les au travail, à l'intelligence, à l'industrie, au commerce, à la navigation, à l'agriculture, aux sciences, aux arts, et représentez-vous le résultat. Si, depuis trente-deux ans, cette gigantesque somme de cent vingt-huit milliards avait été dépensée de cette façon, l'Amérique, de son côté, aidant l'Europe, savez-vous ce qui serait arrivé ? La face du monde serait changée ! les isthmes auraient été coupés, les fleuves creusés, les montagnes percées, les chemins de fer couvriraient les deux continents, la marine marchande du globe aurait centuplé, il n'y aurait plus nulle part ni frontières, ni marais ; on bâtirait des villes là où il n'y a encore que des solitudes ; on creuserait des ports là où il n'y a encore des bécotils ; l'Asie serait rendue à la civilisation ; l'Afrique serait rendue à l'homme, la richesse jaillirait de toute part de toutes les veines du globe sous le travail de tous les hommes, et la misère s'évanouirait ! Et savez-vous ce qui s'évanouirait avec la misère ? les révolutions. Oui, la face du monde serait changée ! Au lieu de se déchirer entre soi, on se repaierait pacifiquement sur l'univers ! Au lieu de faire des révolutions, on ferait des colonies ! Au lieu d'appartenir la barbarie à la civilisation, on apporterait la civilisation à la barbarie ! Bravo ! bravo !

Voyez, messieurs, dans quel aveuglement la préoccupation de la guerre jette les nations et les gouvernants : si les cent vingt-huit milliards qui ont été donnés par l'Europe depuis trente-deux ans à la guerre qui n'existait pas, avaient été donnés à la paix qui existait disons-le, et disons-le bien haut, on n'aurait rien vu en Europe de ce qu'on y voit en ce moment ; le continent, au lieu d'être un champ de bataille, serait un atelier, et au lieu de ce spectacle douloureux et terrible, le Piémont abattu, Rome, la ville éternelle, livrée aux oscillations misérables de la politique humaine, la Hongrie et Venise se débattaient héroïquement, la France inquiète, appauvrie et sombre ; la misère, le deuil, la guerre civile, l'obscurité sur l'avenir ; au lieu de ce spectacle sinistre, nous aurions sous les yeux l'espérance, la joie, la bienveillance, l'effort de tous vers le